

De la Toscane au Canada, les statuaires italiens

Marc Alain Tremblay et Jocelyne F. Carli-Trudeau

Numéro 139, automne 2019

Mamma mia! Ces québécois venus d'Italie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, M. & Carli-Trudeau, J. (2019). De la Toscane au Canada, les statuaires italiens. *Cap-aux-Diamants*, (139), 31–35.

DE LA TOSCANE AU CANADA, LES STATUAIRES ITALIENS

par Marc Alain Tremblay et Jocelyne F. Carli-Trudeau

La plupart des statuaires immigrants au pays à partir du milieu du XIX^e siècle nous viennent de la Toscane. En effet, il existe dans la région de Lucca un savoir transmis de génération en génération : la fabrication de petites figurines de plâtre. Dès le XVII^e siècle, la population des montagnes n'arrive plus à survivre sur des terres peu fertiles avec leur principale ressource alimentaire, la châtaigne. On utilise dès lors une autre ressource du lieu, le sol calcaire duquel on peut tirer du plâtre. Celui-ci est facile à manipuler, à transporter, à travailler. Juste un peu d'eau et s'il se trouve un bon sculpteur pour faire la *stampa* (le modèle), on la reproduit à plusieurs exemplaires. Et les *figuristi* deviennent émigrants pour vendre leur production. On s'expatrie partout en Europe, le plus souvent temporairement. Mais des conflits armés sévissent et rendent les voyages et les séjours périlleux. Depuis que les moyens de transport par bateau sont plus rapides et sécuritaires, l'Amérique devient une terre d'accueil de choix.

Au XIX^e siècle, les premiers figuristes débarquent à New York, mais la grande majorité d'entre eux n'y demeure pas longtemps. New York est déjà une mégalopole, bruyante et peu salubre, un melting-pot où 50 % des habitants sont nés à l'étranger. Plusieurs décident de se transporter à Montréal où, depuis



Un figuriste et sa *tavola*. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

la création des zouaves pontificaux en 1861, les Italiens jouissent d'une faveur particulière.

Avec le développement industriel, des milliers d'ouvriers canadiens-français affluent de la campagne pour travailler dans les diverses manufactures. De nouvelles paroisses sont fondées à un rythme unique dans l'histoire de la province et les sculpteurs sur bois n'arrivent plus à répondre aux demandes. Afin d'orner les églises, les couvents et autres édifices construits par des congrégations religieuses, le plâtre, matériau

relativement solide, peu dispendieux et prêt en un temps record fait une entrée appréciée.

DES SCULPTEURS OU DES STATUAIRES?

La tradition orale de diverses familles et la lecture d'actes notariés de l'époque ont rapporté que les premières statuettes ont été fabriquées dans l'arrière-cour de logements montréalais, dans des hangars qui servaient aussi d'entrepôts. Transporté sur une *tavola* (table), le fruit du travail de ces premiers artisans du plâtre était vendu aux marchés publics, comme à la place Jacques-Cartier ou au marché Bonsecours.

Mais avant que la statuette ne soit vendue, elle passe par différentes étapes. Elle doit d'abord être sculptée. La technique privilégiée est le modelage, c'est-à-dire le travail à mains nues de l'argile ou terre glaise, une substance plus malléable et facile à travailler que le bois ou le marbre. Avec ce modèle, le mouleur produit ensuite un moule, duquel sortira la statue de plâtre. Le coloriste en précise les traits et les ornements. Les premiers statuaires arrivés de Toscane remplissaient toutes ses fonctions.

GIOVANETTI, BACCHERINI, ALLUISI ET LES AUTRES

Le développement du chemin de fer facilite grandement le transport des



Carlo Catelli. (Photo de J.A. Dumas, reproduite dans *La Presse*, 12 novembre 1906, p. 14).



Tomaso Carli. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).



Atelier de Tomaso Carli, rue Notre-Dame. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

statues offertes aux nouvelles paroisses. La production augmentant, on s'organise et on s'associe. Des noms de compagnies sont notés au registre des entreprises : Baccarini & Filippi, Catelli & Giannotti, E. Dini & Co, Giovannetti & Buonaccorsi. Les ateliers sont situés pour Baccarini rue Gosford au Champ-de-Mars et pour Catelli rue Notre-Dame à Montréal.

Ces équipes sont éphémères. Après avoir rempli plusieurs contrats de statues extérieures, Gaetano Baccarini, à titre d'exemple, abandonne la statuairerie pour devenir entrepreneur pour des ouvrages en ciment, des trottoirs, des canaux d'égouts. Toutefois, selon un journal montréalais de 1872, il aurait refait avec habileté les bas-reliefs du monument Nelson à la place Jacques-

Cartier. Son talent indéniable est représenté par sa Vierge sur socle, datée de 1848, à Montréal. À partir de cette époque, trois noms passeront l'épreuve du temps : Catelli, Carli et Petrucci.

CATELLI & CARLI

Né en 1817 près du lac de Côme en Lombardie, Carlo Catelli, ébéniste de forma-



Alexandre Carli. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

tion, travaille déjà rue Notre-Dame, en 1847, comme « fabricant de cadres », mais a « de vieilles statues à vendre », dit-il dans une publicité. Il fonde bientôt un atelier de statuaires, Catelli & Co qui réunit successivement Davino Alluisi, Gaetano Baccarini et Aurelio Giannotti. Les élégantes statues de l'église Sainte-Marthe (Vaudreuil) datent de cette époque. En 1872, après la dissolution définitive de Catelli & Co, Charles Catelli s'associe avec Thomas Carli sous la bannière C. Catelli & Carli. Ce lien dure jusqu'en 1878, année où Charles Catelli, maintenant âgé de 61 ans, se retire. Charles Catelli n'a pas de descendance, mais deux de ses neveux, Pietro (Pierre) et Carlo Onorato (Charles Honoré) Catelli, viennent le rejoindre vers 1866. Ceux-ci, avec l'aide de leur oncle, s'associent pour la fabrication de pâtes et de vermicelles dans une manufacture dont le nom est encore aujourd'hui bien connu.

T. CARLI LTÉE

Né le 23 septembre 1838 à Coreglia Antelminelli, près de Lucca, Tomaso Carli, accompagné de son père arrive à New York à l'âge de dix-huit ans avec son savoir-faire de figuriste. Deux ans plus tard, on le retrouve seul à Montréal où il épouse bientôt Mathilde Pichette, le

26 novembre 1860, et s'établit définitivement au Québec. C'est à cette époque, au moment où il est à l'emploi de Gaetano Baccarini, qu'il moule les trois statues de la façade de l'église Notre-Dame, sculptées par Charles-Olivier Dauphin. En 1867, il fait partie d'une des nombreuses associations de statuaires Catelli & Co. qui occupe l'atelier de la rue Notre-Dame, une bâtisse de trois étages avec un grand entrepôt à l'arrière. Un carnet conservé par la famille nous parle de commandes entre 1872 et 1878 qui viennent d'endroits aussi divers que Caraquet (Nouveau-Brunswick), Sainte-Flore (Shawinigan), Winnipeg (Manitoba), Rivière-du-Désert (Maniwaki) ou Saint-Alban au Vermont.

Au départ de Catelli, Thomas Carli, dont les talents de mouleur et d'homme d'affaires sont incontestables, mise sur son fils aîné Alexandre pour l'aider, en tant que sculpteur, à présenter au clergé,

berté qui a été son élève disait de lui : « Il avait un coup de pouce d'une grande habileté et pour draper une figure, je le trouvais étonnant. J'ai vu des panneaux demi-relief que je voudrais avoir faits moi-même... ».

La maison T. Carli atteint ainsi une renommée enviable et l'entreprise compte plus d'une soixantaine d'employés. Au décès de Thomas Carli, en 1906, huit enfants lui survivent dont quatre fils qui ont déjà intégré l'entreprise familiale : Alexandre, Frediano, Edmond et Charles. Suivant le désir de leur père, les quatre frères continuent d'œuvrer dans la statuaire spécifiquement religieuse. Ils auront la responsabilité de la fabrication des monumentales arches et de toute la statuaire du Congrès eucharistique de 1910 qui a eu lieu à Montréal. En 1912, Frediano et Charles ayant quitté la société, Alexandre Carli devient copropriétaire



non plus des copies de statues européennes, mais des créations originales et « artistiques ». Jeune, Alexandre Carli a étudié avec des artistes renommés de l'époque, J. Van Luppen et l'abbé Joseph Chabert. Il devient donc le sculpteur attiré de l'atelier T. Carli et y consacre toute sa vie, en plus d'enseigner le modelage pendant une quinzaine d'années à l'École des arts et manufactures. Alfred Lali-

avec son frère Edmond qui assure la comptabilité.

Sont passés par les ateliers T. Carli des sculpteurs comme Alfred Laliberté, Joseph Guardo, qui s'établira bientôt à son compte, et Philippe Hébert, un ami de Thomas Carli qui y faisait mouler ses œuvres avant le coulage en bronze. Ozias Leduc y a aussi travaillé en tant que coloriste.



Travail pour l'église de la Nativité d'Hochelaga. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau). (Au premier plan, de gauche à droite, Alexandre Carli, Carlo Carli, Apollo Carli, Giovanni Villagi, Urbano Carli, Vincenzo Carli et Umberto Comastri. En haut : Frediano Carli et Urbano Carli).

CARLI & FRÈRES

Les neveux de Thomas Carli, fils de son jeune frère Giovanni encore en Toscane, viennent tour à tour, entre 1889 et 1904, s'établir à Montréal où ils sont d'abord apprentis dans l'atelier de leur oncle Thomas. Puis après avoir tenté l'expérience d'ateliers indépendants rue Montcalm, les sociétés qui ont eu pour noms V. Carli & Cerusi, V. Carli et Frères et Maison Carli Frères Ltée sont englobées dans une vente cession à la maison T. Carli, en 1910. Les quatre cousins, en tant qu'employés, poursuivent, au moins en partie, leur carrière de statuaires chez T. Carli. Une photographie souvent reproduite nous montre, vers 1923, Vincenzo, Apollo, Urbain et Carlo Carli travaillant à la fabrication de statues avec Alexandre leur cousin.

PETRUCCI & FRÈRE

Nés à Vico Pancellorum, près de Lucca respectivement en 1887 et 1890, les frères Amato et Nicodemo (alias Nicolas) Petrucci suivent leur père Paolo à Marseille et font leur apprentissage de statues religieuses à l'atelier paternel tout

en fréquentant l'École des beaux-arts du lieu. En 1905, à la suite d'une vague anticléricale qui bouleverse la France, les Petrucci émigrent à New York pour continuer à pratiquer leur art. Insatisfaits de la vie là-bas et suivant un conseil



Amato et Nicodemo Petrucci. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

reçu du peintre Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté, ils traversent la frontière et ouvrent à Montréal, rue Wolfe, un atelier de sculpture « profane », une niche non occupée par l'atelier T. Carli. En 1909, Petrucci & Frère est accusé de produire des statuets indécentes et obscènes. La société gagne le procès intenté et bénéficie par la même occasion d'une belle publicité.

T. CARLI-PETRUCCI

En 1923, Alexandre Carli, âgé de 62 ans, se retrouve seul à la tête de l'atelier T. Carli et la moitié des actifs est due à la succession d'Edmond, décédé depuis peu. On dit aussi qu'un curé de Montréal, ayant investi à la Bourse un montant important qui lui avait été confié par T. Carli, aurait tout perdu. La situation financière de l'entreprise est bien précaire. D'autant plus qu'Alexandre démontre plus de talents artistiques qu'administratifs... Cette lacune est toutefois bientôt comblée par les frères Petrucci à qui Alexandre Carli accepte de vendre l'atelier de son père. Nicolas, le benjamin, prend en charge cette nouvelle compagnie, toujours située rue Notre-Dame depuis 1848, alors qu'Aimé poursuit la gestion du magasin et de l'atelier Petrucci & Frère de la rue Wolfe. Depuis cette réorganisation, T. Carli-Petrucci est en mesure d'offrir aux paroisses tout ce qu'il faut pour meubler et décorer les églises, non seulement des statues, des chemins de croix, des autels, des revêtements de sol, etc. mais aussi tous les objets du culte incluant le vin de messe... Alexandre Carli peut donc se consacrer au projet par lequel il entrera dans les mémoires, son grand œuvre, la frise de l'Église-Nativité-de-la-Sainte-Vierge-d'Hochelaga – comptant 320 personnages grandeur nature – qui illustre *L'Apothéose de la Vierge Marie*.

PETRUCCI & CARLI

Au même moment, Aimé Petrucci, sollicité par des entrepreneurs immobiliers



Véhicule de Petrucci-Carli. (Photo de famille. Coll. Jocelyne F. Trudeau).

américains, vend ses parts des entreprises et fait le projet de déménager en Floride, avec femme et enfants. Le style Art déco est en plein essor aux États-



Ange par T. Carli au fini « riche ». (Négatif corporatif sur verre. Coll. Marc Alain Tremblay).

Unis et il manque d'ouvriers spécialisés pour les intérieurs des hôtels et des résidences. De plus, les salaires y sont supérieurs à ceux de Montréal. Après avoir acheté un terrain là-bas, Aimé Petrucci revient en 1926 chercher Apollo Carli, – neveu de Tomaso médaillé d'or en modelage à l'École des arts et manufactures – pour l'aider à construire et organiser ce nouvel atelier américain. T. Carli-Petrucci, craignant qu'Aimé Petrucci n'entraîne avec lui une bonne partie des meilleurs employés de son atelier, obtient une injonction qui annule leur droit de séjour aux États-Unis. La frontière leur est fermée.

Aimé Petrucci et Apollo Carli étant maintenant sans emploi s'associent et s'installent rue Wolfe, face à Petrucci & Frère. Ils nomment la nouvelle entreprise Petrucci & Carli. Quelques employés de T. Carli-Petrucci, dont Urbain Carli, rejoignent le nouvel atelier, pour, dit-on, un meilleur salaire. Inutile de préciser que les clients ne s'y retrouveront plus : Carli-Petrucci ou Petrucci-Carli? Les deux ateliers s'affrontent en cour, le premier prétextant une concurrence déloyale. Mais le jugement est clair : on ne peut interdire à un commerçant l'usage de son patronyme... Les deux entreprises demeureront donc concurrentes.

En plus de ces ateliers, nous retenons ceux de Bernardi & Nieri, rue Papineau,

qui produira toute la gamme de la statuaire religieuse ou profane jusqu'aux années 1990 et l'atelier Daprato, rue Drolet, qui présentait une statuaire religieuse haut de gamme et dont le siège social était à New York, Michele Rigali, rue Saint-Jean à Québec, et Barsetti & Frères, aussi à Québec

LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Le concile Vatican II (1962-1965) élabore des changements liturgiques qui touchent directement les ateliers de statuaires. En effet, on recommande d'écarter des églises les innombrables œuvres artistiques médiocres auxquelles les chrétiens vouent un culte quelquefois démesuré pour ne garder que l'essentiel. On veillera toutefois à conserver le mobilier sacré (tels les baptistères) et les « œuvres de prix ». Le succès de la statuaire de plâtre venait justement de son prix abordable...

Toutefois, la réalisation matérielle des décrets du concile demande des réaménagements importants dans les églises. On s'y adonne pendant quelques années, mais avec moins de succès pour l'atelier T. Carli-Petrucci qui ferme définitivement en 1965. Petrucci & Carli met au goût du jour au moins 185 églises ou chapelles au Québec, en Ontario et dans les Maritimes, en plaçant l'autel face à l'assistance. Puis, l'atelier, afin d'assurer sa survie, doit se réorienter vers une statuaire profane produite en série : des pots de fleurs, des urnes, des cendriers surmontés de reproductions de Rodin, etc. Travaillant à perte, Pierre Petrucci, dernier propriétaire avec Louis Attilio Carli, ferme les portes de Petrucci & Carli, en décembre 1972. Cet ultime témoin de la statuaire de plâtre italienne est aujourd'hui âgé de 97 ans.

Marc Alain Tremblay est collectionneur d'art religieux.

Jocelyne F. Carli-Trudeau est arrière-petite-fille de Tomaso Carli.